

LE PATRIMOINE LINGUISTIQUE : UN HERITAGE (AR BREZHONEG EVEL GLAD : HON HEREZH)

Ce qui fait l'originalité de la Bretagne, sa personnalité, tant pour l'extérieur que pour les habitants eux-mêmes, à côté de ses paysages bien connus pour leur grande variété et désormais très médiatisés, c'est le patrimoine linguistique tel qu'il apparaît au quotidien, tant par l'écrit qu'à l'oral. Parmi les divers éléments de ce paysage sonore, en dehors de la langue bretonne elle-même qui n'est pas connue du plus grand nombre, les marqueurs immédiats et les plus proches de la population, ce sont les multiples noms de lieu qui désignent le territoire ou plutôt les territoires.

La toponymie est donc un pan essentiel du patrimoine linguistique de Bretagne, bien sûr dans sa partie occidentale où le breton reste usité, mais aussi assez souvent en Haute Bretagne où le breton a été parlé au cours des siècles. Il s'agit donc d'un héritage qui vient de loin et parfois même de très loin, reflétant plus largement l'histoire des peuplements successifs et des organisations territoriales qui se sont emboîtées.

La toponymie est présente à plusieurs niveaux.

NOMS DE "PAYS"

Il y a d'abord les noms de "pays", dont certains avaient été plus ou moins occultés au moment de la formation des départements, mais qui ont été réhabilités, notamment par les nouvelles entités territoriales apparues au cours des dernières décennies.

Je pense, par exemple, au Trégor ou à la Cornouaille... Ces noms d'un ancien royaume pour l'une - de la Bretagne des saints et des rois, comme disent les historiens du haut Moyen-âge - ou pour l'autre d'un diocèse, remontent à des formes très anciennes, voire antiques (comme Cornouia), qui lient d'ailleurs la Bretagne à la Grande-Bretagne et, encore plus loin dans le temps, le celtique continental ou gaulois à celui d'outre-Manche.

Il faut y ajouter, notamment en Haute Bretagne, les noms des grandes villes comme Nantes et Rennes - mais aussi Vannes en Basse-Bretagne - qui continuent de désigner des cités et leurs territoires déjà attestés à l'époque gallo-romaine : Namnetes, Redones & Uenetes...

A cela s'ajoutent - puisque nous sommes ici à Saint-Brieuc - quelques autres toponymes qui rappellent certains des saints fondateurs de la Bretagne comme Malo et, bien sûr, Briec avec également d'autres patronymes comme Fragan (dont nous allons reparler).

PAROISSES PRIMITIVES

En effet, nous allons nous concentrer davantage sur l'échelon intermédiaire entre ces noms de pays (au sens traditionnel comme au nouveau sens territorial) et un autre aspect que nous mentionnerons plus loin, la microtoponymie avec un maillage jadis très serré, mais qui peut être réutilisé dans la dénomination de lotissements, de quartiers ou de nouvelles rues etc.

Ce sont, en effet, ces toponymes qui semblent les plus concernés ou, peut-être les plus menacés dans l'espace public puisqu'il est question de réduire le nombre de communes ou, du moins de les regrouper dans des unités plus larges, dont la dénomination fait question au plan linguistique, vu sous l'angle de l'héritage patrimonial.

Aux origines de la Bretagne, après la chute de l'Empire romain qui dominait en grande partie l'Europe et dans la continuité de l'Armorique gallo-romaine, dont on pense dorénavant que le parler (gaulois) ne différait guère de celui des Bretons de l'île (britannique), comme l'ont décrit et étudié depuis plus d'un siècle les érudits bretonnants (Joseph Loth, Léon Fleuriot, Bernard Tanguy etc.), on compte plusieurs termes essentiels qui caractérisent le territoire bretonnant.

Le plus emblématique de ces termes est le mot "Plou-" (et ses variantes) qui désignait et désigne encore bien souvent une "paroisse primitive" au territoire souvent étendu (pensons ici à Ploufragan ou encore à Plérin) et dont le centre (bourg) est en général à l'écart de la côte, quelques kilomètres (comme Plouha et mains autres exemples).

Les variantes sont nombreuses : Plou- & Plo- / Ploe, Plu- mais aussi Ple- (ex. Plémet, avec parfois des évolutions phonétiques comme Poullaouen, issu d'un Plou- qui a perdu son L !)

Cet étymon - la racine du mot - n'est pas à proprement parler celtique, au sens du celtique antique, puisqu'il s'agit, comme l'a expliqué Bernard Tanguy, de l'évolution en brittonique (breton, cornique et gallois - *plwyf* : *parish* "paroisse" avec également le sens d'un établissement de population), du latin ("plebs", à l'accusatif "plebem", le M ayant évolué en V...)

Plutôt que "bas peuple" ou classe populaire comme dans le mot "plèbe", qui continue le latin en français, on doit y voir le sens de communauté nouvelle, christianisée désormais, au sens des communautés celtiques essentiellement rurales.

Voilà donc qui correspond aux origines de la Bretagne après le 5ème siècle que l'on définit à présent comme une refondation qui réorganise des populations indigènes (armoricaines) et des arrivants, dont la langue devait être similaire ("similes sunt" affirmait César comme l'écrit Tacite).

Ce terme "Plou-" (et ses diverses formes) est précisé par un adjectif, un nom commun ou un nom propre lié à l'établissement du lieu. Prenons quelques exemples.

Pleumeur (Pleumeur-Bodou, par exemple, car il en existe d'autres) est formé de la variante "Pleu-" et de l'adjectif *meur*, qui veut dire grand, au sens abstrait plutôt, surtout usité dans des noms de lieu (Bois meur / Coatmeur etc.) et nom de famille (Le Meur...); on oppose d'ailleurs ce terme à *bihan*, autre adjectif très utilisé en onomastique, qui a donné Pleubian, également en Trégor.

Ploumagoar, paroisse primitive toujours très étendue au sud-est de Guingamp, contient le mot *magoar* (également nom de commune proche et nom de famille) qui, comme son équivalent *moger* (cf. Ploumoguier en Léon, mais aussi Pors-moguier, ancien port de Plouha), signifie mur & muraille, souvent au sens de construction de type gallo-romain (indice de ruines gallo-romaines pour les préhistoriens), issu d'un latin "maceria" pour la maçonnerie de type romain, alors que selon César la fortification gauloise typique (d'Alesia) était le "murus gallicus", dont vient aussi Mur (de Bretagne et d'ailleurs, y compris gallois ou irlandais...)

La troisième caractérisation de la paroisse primitive se fait grâce à un patronyme ou nom de personne, à l'instar de Ploufragan : Fragan (Fraganus, forme latinisée, avec une variante Fregan qui a donné Saint-Frégant en Léon), compagnon de Briec, personnage à l'origine de Saint-Briec comme Ronan (à l'origine de Locronan, Laurenan, Saint-Renan mais aussi Saint-René en Hillion), "saints" dans la tradition entre histoire enfouie des siècles obscurs et légende ou mythologie religieuse, comme l'on sait selon diverses sources.

Ploubalay appartient à cette catégorie et possède la même profondeur linguistique, puisqu'il s'agit d'un de ces nombreux "saints fondateurs", évoqués pour certains dans divers écrits en latin (les *Vitae*), puis parfois en moyen-breton (c'est le cas de Fraganus dans la Vie de saint Guérolé du 16ème siècle, avant les fameuses Vies de Saints - *Buhez ar Sent* - des siècles postérieurs). A Ploubalay répond le toponyme relativement proche géographiquement de Lanvally (banlieue de Dinan), mais également le nom du ruisseau qui délimite l'ancienne paroisse (le Froubalay - d'un terme breton et celtique ancien *froud*, ruisseau rapide, qui a de même donné l'hydronyme Frémur).

Il est donc patent que nous avons là une réelle profondeur historique, liée à la géographie des lieux et à toute une tradition millénaire. Il est évident que l'effacement de ces termes ou leur remplacement à terme par des mots plus banals serait une perte pour la mémoire des peuplements et ce qu'on nomme aujourd'hui notre patrimoine immatériel.

LANDES & LAND

Un autre vocable est très répandu comme nom de lieu, notamment pour des paroisses créées postérieurement, aux alentours du 7ème siècle, alors que les "Plou-" datent plutôt des 5-6èmes.

"Lan-" (avec la variante "Lam-" devant B ou P, comme Lamballe ou Lambézellec) n'est autre que le terme plus large *lann*, lande dans toutes les acceptions du mot. Mais il désigne spécifiquement, en Bretagne comme outre-Manche (au Pays de Galles, en Cornouailles) un nouvel établissement autour d'un lieu consacré, issu d'un défrichement ou d'une nouvelle installation parrainée par un représentant du monachisme celtique encore à l'oeuvre. Ainsi à Lanildut sur la côte du Léon répond en gallois le même *Llanildud* (Ildud étant le saint du lieu consacré).

Les noms en "Lan-", un peu moins présents que ceux en "Plou-", sont donc très parlants également et remontent à un mot qui existe de temps immémorial.

Le celtique antique "landa" (mot féminin) signifie à l'origine "terre à défricher", d'où le sens actuel de "lande", tant en français et dans les langues romanes que dans toutes les langues celtiques. En breton, plus précisément, il a le double sens de terre ou de parcelle (les Landes désigne dans beaucoup de communes des villages situés dans des zones de lande, à l'écart, et c'est aussi un nom de famille), mais c'est aussi la plante emblématique (de la Bretagne !), l'ajonc qui se dit *lann* et, de même (de la) "lande" en français régional sous l'influence du breton !

Nous voilà donc de nouveau en plein patrimoine, au carrefour de l'histoire, de la géographie, mais aussi de la linguistique et de l'étude des milieux naturels.

Ce terme a été emprunté aux Celtes par les Germains (c'est le cas de plusieurs mots) et il a donné en germanique le terme *Land*, devenu comme l'on sait une entité politique fondamentale en Allemagne, mais également en anglais le mot passe-partout *land*, qui a servi depuis l'origine en passant par les découvertes à nommer des pays d'un bout à l'autre de la planète, du Groenland (Verte lande) à la Nouvelle-Zélande (lande de la mer en Hollande - également patronyme, inutile de vous le rappeler), jusqu'au lointain Swaziland etc.

TREVE...

Trêve de plaisanterie ?

Certes. Mais il existe une autre "trêve", mot écrit avec un accent grave au sens de démembrement ou de succursale de paroisse (primitive - "paroisses et trêves de Bretagne").

Ce mot est tout aussi présent que les deux précédents sur un vaste ensemble qui, outre la Basse-Bretagne, va jusqu'au-delà de la Rance comme à la Loire vers les Marches de Haute Bretagne.

Il désigne la plupart du temps des établissements du haut Moyen-âge créés à partir de grandes paroisses primitives. C'est le cas, par exemple, de Trébeurden ou Trégastel de chaque côté du Pleumeur déjà noté, mais aussi à côté de nous Trégueux qui répond au toponyme Langueux...

Le sens est avéré et le mot existe également comme nom commun, y compris des toponymes (Tréou ou Trévoux, mais aussi en breton *an Dre, an Dre Nevez...*), il remonte à une racine celtique qui s'est maintenue dans toutes les langues celtiques, mais aussi, via le gaulois, dans plusieurs noms français (comme Artois & artésien / Arras - issus de l'ethnonyme ou nom de peuplade des Belges du temps de César appelés Atrebates).

Le sens ancien, tel qu'il s'est maintenu, tant en irlandais (au sens de labourer) et même en occitan, renvoie à l'habitat ("treba"), au fait d'habiter ou de coloniser au sens de s'établir sur un territoire. Un dérivé a donné le patronyme Trévidic. Plus avant, il est probable que l'on pourrait - pour le niveau dit "indo-européen" - le comparer au latin qui a donné le terme "tribu"...

Tout comme "Plou-" (et "Lan-"), ce terme "Tre-" (ou Trev-, anciennement Treff-) est précisé, soit par un adjectif (ex. Trémour), soit par un nom, nom commun (Trégastel, comme Plougastel, mais on a parfois Langastel etc.) ou nom propre (ex. Trémargat...)

Un quatrième terme a également donné plusieurs noms de paroisses, mais plus tardivement, autour du 9ème siècle, qui marque la dernière période de ces origines de la Bretagne comme de ce que l'on appelle le vieux-breton, en gros avant l'an mil.

"Loc-" est issu du latin "locus" (qui nous a donné divers termes dérivés comme localisation, à côté du mot bref "lieu", qui s'apparente peut-être plus à notre celtique *le- / lec'h*, lui-même d'origine indo-européenne plus anciennement). Ce "lok-" correspond d'ailleurs à un nom commun en breton, souvent associé à une chapelle (*chapel al Log, al Logou*), voire à de petites parcelles (*logell, logenn...*)

Il est associé généralement à des noms propres : Locquémeau (actuellement commune de Tredrez-Locquémeau, le premier toponyme désignant une "trêve" associé à la grève, comme Saint-Michel-en-grève). A Guingamp, comme dans divers endroits, Saint-Michel - nom d'un ancien quartier de la paroisse de Plouisy - se dit de même *Lo(k)mikael (& Lokmikael-an-traezh)* ; mais il arrive que l'on emploie le nom de "saint", patronyme bien connu, sans rien avant : *Mikel (Mikael)* est ainsi, en breton, le nom de Saint-Michel en Glomel, comme parfois ailleurs.

Cette façon de nommer un territoire de paroisse d'un simple nom propre sans autre élément existe surtout en Cornouaille (comme l'avait démontré Gwénolé Le Menn - collègue briochin disparu). Ainsi Ederm (près de Briec) etc. A côté d'un Lannédern en Haute-Cornouaille (centre Finistère) ou, en Léon (Nord-Finistère) d'un Plouédern...

Bref, vous l'aurez compris, notre toponymie - restée bien vivante depuis des siècles, voire pour certains termes, des millénaires - constitue un ensemble relativement cohérent, forgé à partir de la géographie physique et humaine, marqué par toute une histoire qui s'est accumulée en strates. Ce qui constitue de toute évidence un patrimoine, non seulement de la Bretagne, mais plus largement de la France et de l'Europe qui possèdent un même substrat.

Pour en terminer, évoquons brièvement deux autres catégories de noms de lieu qui méritent l'attention des élus et des pouvoirs publics comme, plus largement, de la population.

A l'extrémité de la chaîne toponymique, c'est-à-dire de la façon dont on nomme son territoire, nous trouvons ce qu'on appelle la microtoponymie, noms de champs, de landes, de prés ou de bois etc. Bien conservés dans les Archives, grâce aux Cadastres dits "napoléoniens" (généralement des années 1830 ou postérieures), ils constituent une mine de renseignement, mais il sont extrêmement nombreux (quelques millions), de l'ordre de plusieurs milliers pour les grandes communes. Et ils ont perdu de leur réalité sociale avec le remembrement, la disparition d'innombrables parcelles, puis l'urbanisation. Mais il peuvent - et c'est d'ailleurs souvent le cas - servir de base à la dénomination de nouveaux habitats, notamment dans les quartiers périurbains qui se développent sur d'anciennes terres cultivées ou non.

Un autre catégorie, moins menacée, mais qui peut également s'effacer, à cause d'un certain bilinguisme (Kerisel / Ville basse - à Pludual), est celle des écarts et lieux-dits. Datant de la période postérieure, celle du bas Moyen-âge, au moins pour leur fixation par écrit, ces toponymes de proximité sont symbolisés par les innombrables noms en *Ker-* (ex. Kermeur, Kergastel, Keromnes), plusieurs dizaines de milliers au total. Ils correspondent en Haute Bretagne et ici-même à Saint-Brieuc aux noms en typiques en "Ville-" (Villeneuve, Ville-Joua, Ville-ès-Brets etc.) car leur origine remonte sans doute aux nombreuses "villas" gallo-romaines qui désignaient les établissements ruraux de la Gaule.

Le terme *kêr*, également pan-celtique, signifiait à l'origine "fort" (endroit fortifié), comme toujours en gaélique, ce qui pourrait donner lieu à d'autres développements étymologiques. Mais ceci est une autre histoire, même si certaines paroisses se sont constituées autour de tels établissements (petite communes généralement comme en Trégor Kerfot, jouxte Paimpol, Kermaria-Sulard, car il existe beaucoup de Kermaria / Locmaria, ou Kermoroch etc.)

Voilà donc, brièvement et pour l'essentiel, l'aspect patrimonial avec son héritage historique et particulièrement linguistique, qu'il nous semble important de préserver et même de cultiver.

*

Pezh a ra personelezh Breizh hag un orin a vro anezhi, ken en diavaez ha ken evit Breizhiz, ouzhpenn kaerderioù liesseurt korn-mañ-korn anavezet-mat ha gwelet diwar vremañ gant kalz tud dre-holl war ar media, ez eo ar glad yezh evel a vez gwelet ha klevet gant an holl dre skrid evel dre gomz. Estreget ar yezh na vez ket komzet ken gant an darn vrasañ eus an dud pelloc'h, ar pezh zo anat d'an holl, pe e vefent brezhonegerien pe ne vent ket, ez eo merkoù an anvioù-lec'h a reer ganto a-dost hag a-bell evit kement doare tachenn, a vihan da vras.

Setu eo toponimiezh ar vro un tamm mat eus ar glad yezh e Breizh-Izel, evel just, 'lec'h ma vez graet gant ar brezhoneg bepred, mes e Breizh-Uhel ivez lies gwech, e-lec'h m'eo bet implijet ar brezhoneg er c'hantvejoù tremenet. Setu eo un herezh a-gozh, o tont a-bell hag a-belloc'h c'hoazh zoken a-wechoù, ur melezour end-eeun eus istor ar pobladoù diagent hag eus doare an tachennadoù evel int bet chadennet an eil gant eben.